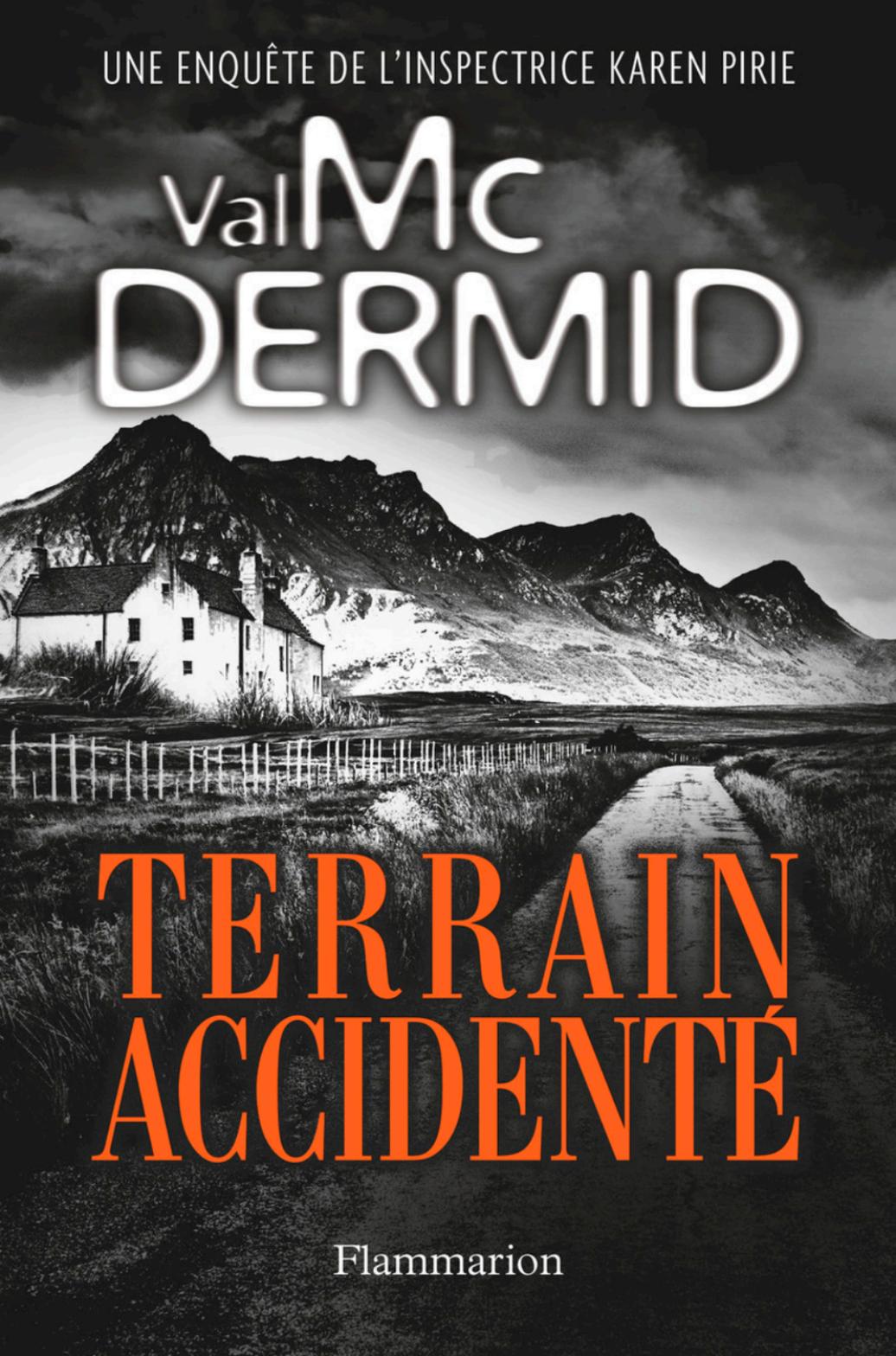


UNE ENQUÊTE DE L'INSPECTRICE KAREN PIRIE

# Val Mc DERMID



## TERRAIN ACCIDENTÉ

Flammarion

Val Mc  
DERMID

## TERRAIN ACCIDENTÉ

Quand Alice Somerville s'est lancée sur la piste de deux motos américaines enfouies par son grand-père dans la tourbe des Highlands pendant la Seconde Guerre mondiale, elle n'imaginait pas déterrer le cadavre d'un homme assassiné par balle. Et le commandant Karen Pirie s'attendait encore moins à ce qu'il soit chaussé d'une paire de baskets Nike, témoins d'une tout autre époque. C'est loin d'être la seule incongruité dans l'enquête dont se charge son unité, spécialisée dans les dossiers non élucidés. Alors qu'une conversation surprise entre deux femmes au sujet d'un mari violent conduit Karen sur une affaire bien différente, elle découvrira sans tarder que les apparences se révèlent parfois trompeuses dans cette région préservée de l'Écosse, et que tout le monde ne partage décidément pas la même conception de la justice.

« La reine du crime plonge à nouveau ses personnages remarquables au cœur d'une intrigue rythmée et parfaitement maîtrisée. »

*Sunday Mirror*

*Val McDermid est l'auteure d'une trentaine de romans, traduits dans plus de trente langues et vendus à quinze millions d'exemplaires dans le monde. Elle a remporté de nombreux prix, dont le Diamond Dagger Award pour l'ensemble de sa carrière. Chez Flammarion, elle a récemment publié Hors limites (2019) et Voyages de noces (2020).*

Traduit de l'anglais (Écosse)  
par Perrine Chambon

Flammarion

Terrain accidenté

DU MÊME AUTEUR

- Le Dernier Soupir*, Librairie des Champs-Élysées, 1994.  
*Retour de manivelle*, Librairie des Champs-Élysées, 1995.  
*Crack en stock*, Librairie des Champs-Élysées, 1996.  
*Arrêts de jeu*, Librairie des Champs-Élysées, 1996.  
*Gènes toniques*, Librairie des Champs-Élysées, 1997.  
*Le Chant des sirènes*, Éditions du Masque, 1997 ; J'ai lu, 2008.  
*Mauvais signes*, Librairie des Champs-Élysées, 1998.  
*La Fureur dans le sang*, Éditions du Masque, 1998 ; J'ai lu, 2007.  
*Une mort pacifique*, Librairie des Champs-Élysées, 1998.  
*Au lieu d'exécution*, Éditions du Masque, 2000 ; J'ai lu, 2008.  
*Le Tueur des ombres*, Éditions du Masque, 2001 ; J'ai lu, 2006.  
*La Dernière Tentation*, Éditions du Masque, 2003 ; J'ai lu, 2006.  
*Mystères et bûches glacées*, Éditions du Masque, 2003.  
*Quatre garçons dans la nuit*, Éditions du Masque, 2005 ; J'ai lu, 2006.  
*La Souffrance des autres*, Éditions du Masque, 2007 ; J'ai lu, 2008.  
*Noirs tatouages*, Éditions du Masque, 2008 ; J'ai lu, 2009.  
*Sous les mains sanglantes*, Éditions du Masque, 2009 ; J'ai lu, 2011.  
*Sans laisser de traces*, Flammarion, 2011 ; J'ai lu, 2012.  
*Fièvre*, Flammarion, 2012 ; J'ai Lu, 2013.  
*Comme son ombre*, Flammarion, 2013 ; J'ai lu, 2014.  
*Northanger Abbey*, Terra Nova, 2014.  
*Châtiments*, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.  
*Lignes de fuite*, Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2016.  
*Une victime idéale*, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.  
*Les Suicidées*, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.  
*Skeleton Road*, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.  
*Hors limites*, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.  
*Voyages de noces*, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2021.

Val McDermid

# Terrain accidenté

*Traduit de l'anglais (Écosse) par Perrine Chambon*

Flammarion

Titre original : *Broken Ground*  
Éditeur original : Little, Brown  
© Val McDermid, 2018.  
Pour la traduction française :  
© Flammarion, 2021.  
ISBN : 978-2-0815-0423-3

*Ce livre est né d'une histoire que m'a racontée  
un libraire. Il est donc dédié à tous les libraires  
qui aiment les histoires, nous les confient et  
nous rendent accros.*



« Trois personnes peuvent garder un secret  
si deux d'entre elles sont mortes. »

Benjamin FRANKLIN,  
*L'Almanach du bonhomme Richard*



## 1944 – Wester Ross, Écosse

Le bruit caractéristique des coups de pelle dans la tourbe résonnait de façon plus ou moins cadencée, tantôt en rythme tantôt discordants, avant de reprendre à l'unisson, à l'image de la respiration pénible des deux hommes. Le plus âgé s'interrompt un moment, s'appuya sur le manche et laissa l'air frais de la nuit estomper la sueur sur sa nuque. Pour la première fois, il ressentit du respect pour les fossoyeurs dont c'était la tâche quotidienne. Une fois tout cela terminé, hors de question pour lui d'en faire un métier.

— Allez, mon vieux, lui dit doucement son compagnon. On n'a pas le temps pour une pause-café.

L'homme au repos le savait bien. Ils s'étaient lancés là-dedans ensemble et il ne voulait pas laisser tomber son ami. Mais sa poitrine l'oppressait quand il respirait. Il réprima une envie de tousser et se remit au travail.

Au moins, ils avaient choisi la nuit idéale pour cela. Un ciel dégagé avec une demi-lune qui les éclairait tout juste assez pour travailler. Certes, on pouvait les apercevoir depuis la piste qui longeait la petite exploitation agricole. Mais il n'y avait aucune raison que quelqu'un se promène dehors en pleine nuit. Aucune patrouille ne s'aventurerait si haut dans la vallée, et la lune les dispensait d'allumer une lumière

qui aurait pu attirer l'attention. Ils étaient certains de ne pas être surpris. Après tout, grâce à leur formation, les opérations clandestines étaient devenues pour eux une seconde nature.

Une légère brise soufflant depuis le bras de mer charriait l'odeur des algues, caractéristique de la marée basse, et le doux clapotis des vagues contre les rochers. De temps à autre, un oiseau que ni l'un ni l'autre ne pouvait identifier lâchait un cri désolé qui les faisait sursauter chaque fois. Mais plus le trou devenait profond, moins le monde extérieur les affectait. Enfin, ils cessèrent d'apercevoir ce qui entourait la fosse. Aucun des deux ne souffrait de claustrophobie, mais se trouver dans un espace aussi réduit était inconfortable.

— Ça suffit.

Le plus âgé posa sa pelle contre la paroi et ressortit lentement vers le monde extérieur, soulagé de sentir de nouveau l'air autour de lui. Deux moutons s'agitèrent sur le flanc opposé de la vallée et, au loin, un renard glapit. Mais aucun signe d'une autre présence humaine. Il se dirigea vers une remorque à une dizaine de mètres de là, où une bâche goudronnée recouvrait une grande forme rectangulaire.

Ensemble, ils ôtèrent la toile épaisse recouvrant les deux caisses en bois qu'ils avaient assemblées un peu plus tôt. On aurait dit des cercueils rudimentaires posés sur leur flanc. Les hommes parvinrent à atteindre la première caisse, attrapèrent les cordes qui la maintenaient et la firent glisser de la remorque. Grognant et jurant sous l'effort, ils la menèrent au bord de la fosse et la firent lentement descendre à l'intérieur.

— Merde ! s'exclama le plus jeune au moment où la corde glissa trop vite dans sa paume, lui brûlant la peau.

— Mets-la en sourdine, bon sang ! Tu vas réveiller toute la vallée.

Il retourna à pas lourds vers la remorque, s'assurant d'un coup d'œil derrière son épaule que l'autre le suivait. Ils répétèrent l'exercice, plus lents et plus maladroits à présent, gagnés par la fatigue.

Ensuite vint le moment de combler le trou. Ils travaillèrent dans un silence sinistre, pelletant le plus rapidement possible. Alors que la nuit commençait à pâlir à l'est, au-dessus de l'horizon des montagnes, ils attaquèrent la dernière phase de leur mission, qui consistait à replacer à coups de pied les mottes de tourbe. Ils étaient crasseux, puants et épuisés. Mais le travail était fait. Un jour ou l'autre, ils verraient leurs efforts récompensés...

Avant de remonter dans la cabine, ils échangèrent une poignée de main ainsi qu'une vigoureuse accolade.

— On y est arrivés, dit le plus âgé entre deux quintes de toux, se hissant derrière le volant. On y est arrivés, putain.

Tandis qu'il parlait, la *Mycobacterium tuberculosis* gagnait lentement ses poumons, détruisant les tissus, creusant des cavités, bloquant les voies respiratoires. D'ici à deux ans, il ne serait plus en mesure d'assumer les conséquences de ses actes.

## 2018 – Édimbourg

Poussée par le vent glacial du nord soufflant dans son dos, le commandant Karen Pirie gravissait la pente douce de Leith Walk qui menait à son bureau. Ses oreilles picotaient à cause du froid et bourdonnaient à cause de l'énorme chantier de démolition qui dominait la rue, des grincements, des percements et du fracas. Le complexe immobilier promis, avec ses appartements de standing, ses magasins de luxe et ses restaurants chics, relancerait peut-être l'économie d'Édimbourg, mais Karen ne pensait pas y passer du temps ou y dépenser son argent. Ce serait bien, songea-t-elle, si la municipalité proposait des initiatives qui profitaient à ses habitants plutôt qu'à ses touristes.

« Espèce de vieille râleuse », murmura-t-elle pour elle-même au moment où elle bifurquait sur Gayfield Square en direction de l'immeuble en béton cubique et trapu qui abritait le commissariat de police. Plus d'un an après le deuil qui l'avait laissée esseulée, Karen s'efforçait de chasser la tristesse qui s'était abattue sur sa vie comme un rideau. Elle devait admettre que, même les bons jours, il lui restait encore du chemin à parcourir. Mais elle essayait.

D'un hochement de tête, elle salua l'agent en uniforme présent à l'accueil, tapa rapidement son code d'une main

gantée et parcourut le long couloir jusqu'à une pièce coincée tout au fond comme si on l'avait rajoutée après coup, à contrecœur. Karen ouvrit la porte et s'arrêta net sur le seuil. Un inconnu était assis au troisième bureau, habituellement inoccupé, les pieds sur la corbeille à papier, le *Daily Record* ouvert sur ses genoux et tenant à la main un petit pain fariné d'où dépassait une tranche de bacon.

D'un air théâtral, Karen recula d'un pas pour jeter un coup d'œil à la plaque qui annonçait « UNITÉ DES ENQUÊTES HISTORIQUES », le service qu'elle dirigeait, en charge des affaires criminelles non élucidées. Quand elle avança de nouveau, le visage ingrat de ce petit homme était toujours penché sur le journal, mais ses yeux étaient fixés sur elle, las, prêts à retourner à leur lecture comme si de rien n'était.

— Je ne sais pas qui vous êtes, ni pourquoi vous êtes là, dit-elle en pénétrant dans la pièce. Mais une chose est sûre : il est beaucoup trop tard pour faire une bonne première impression.

Sans la moindre hâte, il ôta ses pieds de la poubelle. Avant qu'il ne puisse dire ou faire quoi que ce soit d'autre, Karen entendit des pas lourds et familiers dans le couloir derrière elle. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçut le lieutenant Jason Murray, alias « La Menthe », approchant avec trois tasses de café Valvona & Crolla périlleusement empilées les unes sur les autres. *Trois* tasses ?

— Bonjour chef, j'aurais attendu votre arrivée, mais le capitaine McCartney avait vraiment envie d'un café alors je me suis dit que j'allais...

Il intercepta son regard glacial et esquissa un faible sourire.

Karen se dirigea vers son bureau, le seul jouissant vaguement d'une vue. Un semblant de fenêtre donnait sur une allée et un mur nu. Elle la fixa un instant avant de tourner

les yeux vers le présumé capitaine McCartney avec un petit sourire. Il avait eu le bon sens de refermer son journal, sans pour autant se redresser sur son siège. Délicatement, Jason se déplia de toute sa longueur pour poser le café de Karen devant elle sans trop s'approcher.

— Capitaine McCartney ?

Elle prononça ces mots avec tout le dédain possible.

— C'est ça.

Ces deux mots suffirent à identifier son origine : Glasgow. Elle aurait dû le deviner d'après son air fanfaron et m'as-tu-vu.

— Capitaine Gerry McCartney, précisa-t-il en souriant, semblant ne pas avoir conscience de la situation, ou y être indifférent. Je suis votre nouvel assistant.

— Depuis quand ?

Il haussa les épaules.

— Depuis que la commissaire adjointe a décidé qu'il vous en fallait un. Apparemment, elle pense que vous avez besoin d'un gars qui s'y connaît. C'est-à-dire moi, ajouta-t-il d'un air légèrement amer. Tout droit sorti de la Brigade d'enquêtes prioritaires.

La nouvelle commissaire adjointe. Évidemment, elle était à l'origine de tout cela. Karen avait espéré que sa vie professionnelle s'améliorerait quand on avait balayé son précédent chef tel un détritrus à la suite d'un scandale de corruption à grande échelle. Elle n'avait jamais correspondu à l'image qu'il se faisait d'une femme – obséquieuse, obéissante et ornementale – et il avait toujours essayé, sans succès, de dénicher la moindre irrégularité dans ses enquêtes. Au fil des années, Karen avait dépensé trop d'énergie à le tenir éloigné de ses dossiers.

Quand Ann Markie avait été promue à son poste, et que l'UEH s'était retrouvée sous son égide, Karen avait espéré

que la relation avec sa hiérarchie en serait facilitée. En réalité, elle était compliquée, mais différemment. Ann Markie et Karen étaient deux femmes dotées d'une intelligence remarquable. Mais leurs points communs s'arrêtaient là. Tous les matins, Markie arrivait au travail fraîche et pimpante. Elle était le visage glamour de la police écossaise. Et lors de leur premier entretien, elle avait assuré qu'elle soutenait à cent dix pour cent l'Unité des enquêtes historiques tant que Karen et Jason résolvaient des affaires qui donnaient de la police une image moderne, engagée et bienveillante. Pas comme ces idiots qui pouvaient passer un mois à chercher un homme porté disparu alors qu'il était chez lui, mort. Ann Markie défendait le type de justice qui lui permettait de formuler des petites phrases bien senties pour les journaux télévisés du soir.

Markie avait mentionné la possibilité d'augmenter le budget de l'UEH afin de recruter une personne supplémentaire. Karen avait espéré un civil qui pourrait se consacrer à l'administratif et aux recherches internet de base, la laissant traiter avec Jason les détails plus subtils des dossiers. Enfin, peut-être que « subtil » était un mot un peu fort, en ce qui concernait Jason. Mais il avait beau ne pas être le plus futé de tous, la sympathie de La Menthe tempérait l'impatience occasionnelle de Karen. Ils formaient une bonne équipe. Ce qu'il leur fallait, c'était un assistant de bureau, pas un petit frimeur de Glasgow qui se croyait envoyé pour les sauver.

Elle lui décocha son regard le plus noir.

— De la BEP à l'UEH ? Qu'est-ce que vous avez fait pour mériter ça ?

McCartney fronça brièvement les sourcils avant de se reprendre.

— Vous ne pensez pas que c'est une promotion ? rétorqua-t-il en poussant légèrement sa mâchoire inférieure vers l'avant.

— Ce que je pense n'est pas toujours en accord avec les idées de mes collègues, dit-elle avant de soulever le couvercle de son café pour en boire une gorgée. Tant que vous ne vous croyez pas en vacances...

— Non, bien sûr, répondit-il en se redressant sur son siège, l'air alerte. Vous êtes très respectés au sein de la BEP, se hâta-t-il d'ajouter.

Karen demeura impassible. Elle venait d'apprendre quelque chose d'utile au sujet de Gerry McCartney : c'était un bon menteur. Elle savait très bien ce que les inspecteurs qui se démenaient en temps réel avec des crimes insolubles pensaient de son unité. Pour eux, l'UEH, c'était du gâteau. Si elle arrêtait un coupable, elle faisait la une des médias pendant une journée. Si elle échouait ? Eh bien, personne ne scrutait ses moindres faits et gestes.

— Jason est en train de passer en revue une liste de gens qui possédaient une Rover 214 rouge en 1986. Vous pouvez lui donner un coup de main.

McCartney esquissa une petite moue de dégoût.

— Dans quel cadre ?

— Une série de viols avec violence, expliqua Jason. Le type a tellement battu la dernière fille qu'elle a terminé dans un fauteuil roulant avec des lésions cérébrales. Elle est morte il y a deux semaines seulement.

— Ce qui explique que nous ayons de nouvelles preuves. Une ancienne prostituée a lu cette histoire dans le journal. Elle ne s'était pas manifestée à l'époque parce qu'elle consommait de la drogue et ne voulait pas s'embrouiller avec son dealer. Mais elle possédait un petit carnet où elle notait les voitures dans lesquelles les autres filles montaient. C'est incroyable, mais elle l'a retrouvé, dans un vieux sac

à main. La Rover rouge était dans le coin chaque fois que les viols ont eu lieu.

McCartney haussa les sourcils et poussa un soupir.

— Mais elle n'a pas réussi à relever l'immatriculation. La pute de base, quoi, non ?

Jason prit un air inquiet.

— Vous voudrez bien prendre note de quelque chose, capitaine ? Ici, on préfère parler de « travailleuses du sexe », le corrigea Karen.

Le ton de sa voix n'appelait pas à la discussion. Gerry renifla mais resta silencieux.

— Elle a bien noté le numéro, intervint Jason avec entrain. Mais son sac à main était dans un grenier et les souris sont passées par là. Les pages ont été grignotées. Tout ce qu'on a, c'est la première lettre : B.

Karen sourit.

— Tous les deux, vous allez donc vous amuser à parcourir les archives du service des immatriculations pour retrouver les propriétaires d'il y a trente ans. L'employé du service va vous adorer. Le point positif, c'est que le labo de Gartcosh a réussi à extraire de l'ADN des pièces à conviction conservées dans un carton pendant toutes ces années. Alors si on trouve un coupable potentiel, on pourrait obtenir un résultat, expliqua-t-elle avant de terminer son café et de jeter son gobelet à la poubelle. Bonne chance.

— OK, chef, marmonna Jason, déjà concentré sur sa mission.

*Il donne le bon exemple*, songea Karen. Ce garçon apprenait. Lentement mais sûrement, il apprenait.

— Où est-ce que vous allez ? lui demanda McCartney tandis qu'elle se dirigeait vers la porte.

Elle eut envie de répondre « Ça ne vous regarde pas » mais jugea qu'il valait peut-être mieux tenter de le garder

plus ou moins dans son camp. Pour le moment, en tout cas. Le temps de prendre pleinement la mesure de sa personnalité et de sa proximité avec Ann Markie.

— Je vais à Granton parler avec l'une des conservatrices qui pense avoir vu un tableau volé dans une collection privée.

De nouveau, cette légère moue.

— Je ne pensais pas que c'était de notre ressort. Les tableaux volés, commenta-t-il.

— Ça l'est quand un policier a reçu des coups de feu au visage pendant le cambriolage. C'était il y a huit ans et c'est la première piste que nous ayons concernant le tableau volé.

Sur ce, elle quitta le bureau en anticipant déjà l'itinéraire qu'elle allait prendre. L'une des choses qu'elle adorait à Édimbourg, c'était qu'il était plus facile de se déplacer en bus et à pied que de sortir une voiture de service de la division. Tout ce qui lui évitait de devoir mesquinement jouer de son influence était un plus pour elle.

— Le numéro seize, marmonna-t-elle en se dirigeant vers les arrêts de bus de Leith Walk. Ça ira très bien.

2018 – Wester Ross

Alice Somerville s’extirpa du siège conducteur de sa Ford Focus avec la grâce et la souplesse d’une femme qui aurait quarante ans de plus. Elle gémit en s’étirant, frissonnant à cause de la brise fraîche qui soufflait du bras de mer au pied de la colline.

— J’avais oublié que le trajet était aussi long pour monter jusqu’ici, grommela-t-elle. La dernière heure depuis Ullapool m’a paru durer une éternité.

Son mari sortit du côté passager.

— Et c’est toi qui as protesté quand j’ai suggéré qu’on s’arrête à Glasgow hier soir, dit-il en roulant les épaules et en cambrant le dos. Si je t’avais écoutée, ma colonne vertébrale ne s’en serait jamais remise.

Il lui sourit sans se soucier de l’air idiot que cela lui donnait.

— L’Écosse s’étend toujours plus loin qu’on le croit.

Il secoua les jambes pour faire redescendre son jean *skinny* jusqu’à ses chaussures à lacets en cuir marron.

Alice ôta l’élastique qui retenait sa queue-de-cheval et secoua sa chevelure brune. Encadrant son visage, ses cheveux adoucissaient ses traits et soulignaient ses sourcils droits et

ses pommettes saillantes. Elle ouvrit le coffre pour en sortir son sac à dos.

— On était tellement enthousiastes l'année dernière qu'on n'a pas remarqué que c'était si loin. Mais c'est très joli. Regarde ces montagnes, on dirait qu'elles s'encastrent les unes dans les autres. Et la mer, avec ces grosses vagues qui s'écrasent. Difficile de croire que le Hertfordshire se trouve dans le même pays.

Elle s'étira les épaules puis se baissa pour saisir dans l'habitable une feuille de papier qu'elle avait imprimée avant le départ.

— C'est bien ici, dit-elle en comparant la photo imprimée au long bâtiment bas devant lequel ils s'étaient garés.

C'était une construction en pierre sans charme adossée au flanc de la colline, mais qui avait clairement été rénovée en respectant le plan d'origine. Le jointolement entre les pierres était encore relativement épargné par la mousse et le lichen, les encadrements de fenêtres étaient solides et authentiques, la peinture préservée des intempéries.

Will pivota et indiqua un cottage de deux étages blanchi à la chaux de l'autre côté de la vallée.

— Ça, ça doit être la maison de Hamish. C'est plutôt classe pour un coin paumé.

— Pas étonnant qu'on n'ait pas reconnu les lieux l'année dernière. D'après la carte de Granton, cette maison n'était qu'une ruine. Un tas de pierres qui servait autrefois d'étable. Et il n'y a aucune trace de la bergerie qu'il avait notée comme point de repère depuis la route.

Alice se racla la gorge. Elle indiqua le flanc de la colline où des dizaines de moutons broutaient une herbe qui semblait déjà bien rase.

— Je ne sais pas où ils dorment, mais ce n'est plus sur cette colline.

— Bon, eh bien nous on y est, maintenant. Grâce à Hamish, dit Will en déchargeant un gros cabas. Installons-nous.

Alice observa la vallée. Le cottage blanc semblait si proche que c'était tentant de s'approcher, mais Hamish les avait avertis qu'une tourbière dangereuse les en séparait. En tout cas, ça ne ressemblait en rien à la campagne impeccable autour de chez eux. *N'envisagez même pas de la traverser*, les avait-il mis en garde dans l'e-mail contenant les explications et les directions qu'il leur avait envoyé. Le cottage était situé à un peu plus d'un kilomètre par l'étroite route accidentée, mais au moins ils arriveraient sains et saufs.

— Ce n'est pas si loin. J'imagine que ça ne prendrait pas plus d'une demi-heure, maximum. On pourrait aller lui dire bonjour maintenant, non ? Ça nous ferait du bien de nous dégourdir les jambes.

— On a dit à Hamish qu'on passerait demain, Alice. Je n'ai pas envie qu'on commence sur un malentendu. N'oublions pas que c'est lui qui nous rend service. En plus, il faut qu'on prépare le dîner. Je meurs déjà de faim. Ce qui nous attend à Clashstronach sera toujours là demain matin.

Le nom du lieu sonnait un peu bizarre dans sa bouche. Il tendit un bras vers elle pour la serrer contre lui.

— Tu es toujours tellement impatiente.

Alice se racla la gorge mais se hissa sur la pointe des pieds pour lui déposer un bisou sur la joue. Puis elle s'engagea sur les dalles menant jusqu'au cottage de location que Hamish leur avait recommandé. Elle regarda de nouveau le papier avant d'entrer un code sur une boîte sécurisée. Celle-ci s'ouvrit pour révéler deux jeux de clés suspendues à un crochet. Will vérifia sa tête dans le rétroviseur – mèche blond vénitien en place, barbiche bien nette, pas de restes

du boudin noir de midi entre les dents – avant de lui emboîter le pas.

La porte s'ouvrit sur une petite entrée, donnant à son tour sur la pièce principale du cottage. À une extrémité se trouvait une cuisine tout en longueur équipée d'un réfrigérateur avec congélateur et d'une gazinière. À côté, une table en pin rustique avec quatre chaises au dossier canné, agrémentées de coussins noués. Un vase rempli de pois de senteur était posé au centre de la table. Alice pensa que les fleurs étaient artificielles, vu le climat et la saison, mais elles avaient l'air naturelles et apportaient une touche chaleureuse.

À l'autre extrémité de la pièce, un canapé bien rembourré faisait face à une télévision à écran plat fixée au-dessus d'une cheminée en pierre abritant un poêle solide, encadré de part et d'autre par des briques de tourbe empilées. Deux fauteuils étaient disposés devant la cheminée.

— Ça a l'air pas mal, commenta Will.

— Un peu spartiate.

Alice posa son sac à dos sur l'une des chaises de la cuisine.

— Malgré les photos au mur, ajouta-t-elle en indiquant une série de clichés représentant des paysages marins sauvages et des rochers.

— Hamish a dit qu'ils avaient fini les travaux il y a quelques semaines seulement, lui rappela-t-il en se dirigeant vers les deux portes à l'autre bout de la pièce.

Il ouvrit celle de gauche, qui menait dans une salle de bains joliment carrelée dotée d'une grande fenêtre donnant sur la mer.

— Waouh, sacrée vue quand on est dans le bain ou la douche.

Alice regarda par-dessus l'épaule de Will.

— Au moins, les toilettes sont cachées derrière ce petit paravent.

— Quelle bourgeoise, dit-il pour la taquiner.

Alice, qui lui rendait généralement la monnaie de sa pièce, lui donna un petit coup dans les côtes et rétorqua :

— Je m'en voudrais que quelqu'un puisse tomber sur un spectacle qui resterait gravé dans sa mémoire.

L'autre porte menait à une chambre, meublée simplement d'un lit double et d'un mobilier assorti en pin qui provenaient clairement d'une grande surface proposant des meubles en kit. Le clou du spectacle était une autre grande fenêtre avec une vue époustouflante sur la mer et les montagnes bleu-gris qui se fondaient les unes dans les autres à l'horizon.

— Ça fera parfaitement l'affaire, jugea Alice.

Will déposa le cabas sur le lit.

— C'est bien plus confortable que ce qu'avaient Long John Silver et Jim Hawkins lors de leur chasse au trésor. Je vais chercher les courses.

Quand il se retourna, Alice s'approcha pour le prendre dans ses bras, mains sur ses fesses pour l'attirer vers elle.

— Il n'y a pas d'urgence, murmura-t-elle en faisant courir ses lèvres le long de son cou, son haleine chaude parcourant sa peau. C'est super excitant, Will. J'ai l'impression qu'on est sur le point de retrouver le véritable héritage de Granto.

Cette chasse au trésor avait ses avantages, pensa Will. Après trois ans de mariage, la libido d'Alice faiblissait. Mais préparer cette expédition et imaginer ce qu'elle pourrait leur apporter avait fait naître en elle une excitation qu'il était très heureux d'exploiter à fond.

— Je ne vais pas te contredire, dit-il en la prenant dans ses bras, content que son propre corps réagisse aussi promptement à celui d'Alice.

Il se laissa tomber sur le lit.

Elle l'embrassa de nouveau, sur la bouche cette fois, changeant de place de façon à le plaquer contre le matelas. Elle glissa une main entre eux deux.

— Mmm, je vois ça...

— On devrait partir chasser des trésors plus souvent.

Mais dorénavant, il n'y avait plus de place pour la conversation.

## 2018 – Édimbourg

Les deux femmes en pleine discussion assises à la table derrière Karen n'auraient pas pu détonner davantage dans le paysage. Elle les apercevait dans le miroir accroché au mur du Café Aleppo et, en se concentrant, pouvait entendre chaque mot de leur conversation. De façon ironique, elle n'y aurait pas prêté attention si elles s'étaient trouvées dans leur environnement naturel – à Bruntsfield ou Morningside, par exemple, pour déguster un café filtre viennois au German Konditori ou un *latte* dans un café artisanal branché. Mais il y avait une raison pour que deux femmes blanches de la classe moyenne d'un âge délibérément indéterminé se retrouvent au fin fond de Leith Walk, penchées au-dessus de petits verres remplis du café à la cardamome corsé de Miran.

Karen était la seule autre cliente du café à ne pas être originaire du Moyen-Orient et elle avait ses raisons à elle pour s'y trouver. D'une part, il était situé plus ou moins à mi-chemin entre l'entrepôt de stockage des pièces à conviction et son bureau, et il lui fallait un café pour se requinquer après une heure de tergiversations à Granton. D'autre part, elle avait besoin de réfléchir au fait qu'Ann Markie ait placé un sous-fifre dans son équipe et à ce que

cela impliquait. Ici, elle pouvait prendre le temps de considérer la meilleure façon de traiter le capitaine Gerry McCartney, parce qu'elle avait la certitude absolue de ne croiser aucun de ses collègues. Une entreprise sociale gérée par un groupe de réfugiés syriens, ce n'était pas le genre d'endroits que choisiraient la plupart des officiers de police pour leur pause.

Ce n'était pas la seule raison de sa venue. Karen avait rencontré Miran et ses amis syriens lors de ses pérégrinations nocturnes dans la ville. Ils avaient pris l'habitude de se réunir autour d'un brasero de fortune sous un pont, faute d'un autre endroit pour se retrouver. Karen avait ressenti une étrange affinité avec eux et les avait aidés à rencontrer les bonnes personnes pour monter leur café solidaire. Chaque fois qu'elle venait, ils refusaient son argent et cela la gênait. Elle n'estimait pas s'être mise en quatre pour les aider, elle avait juste agi par gratitude. Ils voyaient les choses autrement et refusaient systématiquement de la laisser payer. Elle avait protesté en disant que de l'extérieur, on aurait pu penser qu'ils tentaient de corrompre un commandant de police. Miran avait répondu en riant : « Je crois que ceux qui vous connaissent ne feraient jamais une chose aussi stupide. »

C'est pourquoi elle calculait toujours le coût de ses consommations pour déposer le montant équivalent dans la boîte dédiée à l'organisme de charité soutenant les personnes qui n'avaient pas eu la chance d'échapper à l'enfer qu'était devenue la Syrie. Un jour, Amena, la femme de Miran, l'avait vue faire et avait esquissé un hochement de tête, en guise d'approbation. Si Karen se sentait chez elle quelque part à Édimbourg, c'était sûrement dans ce café.

Mais ces deux femmes, avec leurs cheveux soigneusement colorés, leurs boucles d'oreilles en or discrètes et leurs châles

en cachemire détonnaient complètement. Habituellement les clients écossais ne manquaient pas à Aleppo, mais c'étaient des gens du quartier de Leith : des habitants qui venaient déguster une cuisine orientale authentique et un café terriblement fort. Rien à voir avec ces femmes. Ainsi, comme elle ne parvenait jamais vraiment à décrocher du travail, Karen accorda toute son attention à une conversation qui n'était probablement pas destinée à être entendue.

La blonde aux mèches foncées hochait la tête avec compassion face à la brune aux mèches claires.

— On était tous choqués, dit-elle d'une voix basse au délicat accent d'Édimbourg. Enfin, évidemment on était complètement abasourdis quand tu nous as dit qu'il avait essayé de t'étrangler, mais c'était encore plus effarant qu'il déboule en plein milieu d'un dîner pour l'avouer à tout le monde.

À présent, la curiosité de Karen était piquée. Elle ne s'était pas attendue à ça.

— Il essayait de se tirer d'affaire, répondit l'autre femme dont l'accent était différent, peut-être du Perthshire. De montrer qu'il regrettait. Pour que vous ayez tous pitié du pauvre Logan et que vous m'accusiez, moi. Il n'a pas pris conscience que c'était trop tard. Que j'étais déjà allée voir la police.

— Mais maintenant il le sait, non ?

— Ça, pour le savoir, il le sait ! répondit-elle d'un ton sarcastique. Il est convoqué au poste la semaine prochaine.

Karen se détendit un peu. Au moins, cette femme avait été prise au sérieux. C'était peut-être une question de statut social. C'était regrettable, mais une femme comme elle portant une telle accusation retiendrait toujours davantage l'attention que quelqu'un d'un niveau social inférieur.

Le petit bruit du verre posé sur la soucoupe. Une inspiration. Puis, avec prudence, d'une voix hésitante, la blonde dit :

— Tu ne crois pas que peut-être, avec ce qui l'attend, ce serait le meilleur moment pour toi de retourner vivre à la maison ?

*Sans déconner*, pensa Karen.

— Il faut qu'il déménage.

Ferme. Posée. Une femme qui avait pris sa décision.

— Il faut que je revienne à la maison avec les enfants. C'est fou qu'on s'entasse dans l'appartement de la grand-mère de Fiona alors qu'il vit dans la maison de famille. C'est lui qui ne paie pas le prêt immobilier. C'est lui qui a perdu un demi-million de livres en pariant sur des sports auxquels il ne connaît rien. C'est lui qui a eu une aventure. C'est lui qui a posé la main sur ma gorge pour essayer de m'étrangler.

Sa voix était calme, presque robotique. Karen jeta un nouveau coup d'œil dans le miroir. Celle qui parlait paraissait aussi détendue que si elle mentionnait sa dernière commande de courses chez Waitrose. Il y avait quelque chose de théâtral dans tout cela, presque comme s'il s'agissait d'une mise en scène dans un but bien précis. En même temps, Karen reconnaissait qu'elle était naturellement suspicieuse.

— C'est vrai, Willow. Mais qu'est-ce que tu feras s'il refuse de partir ?

Willow poussa un soupir.

— Il faudra que je lui fasse entendre raison, Dandy. Parce que la patience de Fiona a des limites. J'en appellerai à son amour pour nos enfants.

— Tu ne peux pas aller dans cette maison toute seule. Tu ne peux pas affronter sans aucun soutien un homme

qui a essayé de t'étrangler. Je vais demander à Ed de t'accompagner.

Willow lâcha un rire qui, selon Karen, aurait sûrement été décrit par un certain type de magazines comme « cristallin ».

— J'essaie d'apaiser la situation. Ed est beaucoup plus grand et costaud que Logan. Ça ne fera qu'empirer les choses. Écoute, il a retenu la leçon. Il a déjà la police sur le dos. Il ne va pas aller plus loin.

Dandy – *Dandy ? Qui baptisait son enfant ainsi ?* – soupira.

— Je crois que tu te trompes. Il n'a plus rien à perdre, Willow. Il n'a pas d'argent, pas de travail. Quand la police en aura terminé avec lui et qu'il aura écopé d'une condamnation pour violences conjugales, le tribunal ne l'autorisera jamais à s'approcher de ses enfants seul. Si tu le mets à la porte, il sera SDF par-dessus le marché parce que, vu ce que nous savons maintenant, aucun d'entre nous ne voudra l'héberger.

— Bien fait pour lui.

La voix de Willow était curieusement éteinte et froide.

Une longue pause. Suffisamment longue pour que Karen retourne le kaléidoscope afin de faire apparaître une autre image.

— Je ne dis pas qu'il ne mérite pas tout ça, voire plus. Mais envisage la situation de son point de vue l'espace d'un instant, Willow, reprit Dandy. À l'heure qu'il est, tout ce qui lui reste, c'est un toit au-dessus de sa tête. Si tu essaies de le lui enlever... eh bien, qui sait comment il va réagir ?

Karen enfila son manteau et se leva. Elle approcha de leur table non sans remarquer l'étonnement qui se peignit sur leurs visages quand elles la virent apparaître.

— Je suis désolée de vous interrompre, mesdames, dit-elle. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de surprendre votre conversation.

Elle leur adressa son sourire le plus chaleureux. Polies, elles le lui rendirent.

— Je suis officier de police.

Instantanément, les sourires s'évanouirent.

— Je voulais simplement dire que d'après mon expérience, quand on accule quelqu'un qui n'a rien à perdre, quelqu'un qui a déjà tenté d'étrangler une femme... c'est dans ces cas-là qu'on les retrouve mortes.

Dandy repoussa sa chaise comme pour s'éloigner de cette dure vérité, le choc remodelant ses traits. Mais Willow, elle, s'immobilisa tel un chat à l'affût de sa proie.

— Logan ne tuerait jamais Willow, protesta Dandy.

— Mieux vaut écarter cette possibilité. Mieux vaut éviter une épreuve de force entre vous deux. En particulier dans une cuisine équipée de couteaux bien aiguisés, dit Karen.

— C'est ridicule. Je n'ai pas à entendre ça.

Willow se leva en s'enveloppant de son châle.

— Je vais aux toilettes, Dandy, et payer l'addition. Je t'attends dehors.

Karen la regarda partir avant de tourner les yeux vers Dandy, toujours tétanisée par cet affront.

— J'ai autre chose à dire, Dandy. J'ai l'esprit méfiant. Ça fait partie du job. Et en écoutant votre amie à l'instant, en voyant son calme, je n'ai pas pu m'empêcher de me demander ce qui était réellement en train de se tramer. Elle n'a vraiment pas peur de lui ? Ou est-ce qu'elle prépare le terrain pour quelque chose de totalement différent ? Ces temps-ci, les tribunaux sont très indulgents envers les femmes qui se défendent quand elles craignent pour leur

vie face à des hommes qui ont déjà fait preuve de violence envers elles.

Dandy bondit sur ses pieds.

— Comment osez-vous !

Karen haussa les épaules.

— J'ose parce que c'est mon métier de protéger Logan tout autant que Willow. Est-ce que vous êtes sûre de ne pas être manipulée pour devenir témoin de la défense ? Un témoin bien pratique, capable de confirmer la version des événements donnée par votre amie ?

— C'est honteux ! Comment vous appelez-vous ? Je vais vous dénoncer ! cria Dandy, attirant le regard de tous les autres clients.

Karen fit quelques pas en direction de la porte avant de se retourner.

— Je vais surveiller de près les informations, Dandy. J'espère seulement ne jamais vous revoir, vous ou votre amie Willow.

Elle déposa au passage une poignée de pièces dans la boîte de collecte, tout en se demandant si elle venait de se ridiculiser complètement ou de sauver la vie de quelqu'un.

## 2018 – Édimbourg

Plus tard ce soir-là, quand elle raconta cet épisode au commandant Jimmy Hutton, Karen fut soulagée d'apprendre que d'après lui, elle n'avait pas eu une réaction disproportionnée. Ils étaient installés dans l'appartement de Karen sur le front de mer, les lumières tamisées non par romantisme mais parce qu'ils appréciaient tous les deux la vue spectaculaire sur le Firth of Forth depuis la grande fenêtre du salon. Chaque semaine elle changeait en fonction du temps, de la saison et de la circulation sur le vaste estuaire.

— Ce n'est que mon avis, mais je pense que tu as eu raison d'agir ainsi, Karen, dit Jimmy en saisissant le seau à glaçons afin d'en ajouter un autre à son gin Strathearn Rose.

C'était devenu leur rituel. Initialement fixé au lundi soir, ce rendez-vous régulier était souvent déplacé en fonction des disponibilités que leur laissait leur travail. Chez Karen, avec un assortiment de gins accompagné des ingrédients complémentaires. Lesquels devenaient de plus en plus fantasques au fil des mois. Ils avaient néanmoins exclu le cocktail nécessitant un obscur tonic artisanal, une infusion d'algues et une tranche de pamplemousse.

— Ce que je veux, c'est un gin tonic, pas une cérémonie du thé à la japonaise, avait protesté Karen. En plus, tu as vu le prix de l'eau aux algues ?

Les Gin Nights avaient d'abord eu pour but de se soutenir mutuellement après la mort de Phil Parhatka, le compagnon de Karen. Également officier de police, il avait été tué dans l'exercice de ses fonctions. Jusque-là, Karen avait cru mesurer l'effet que produisait une mort soudaine sur les proches d'une victime. C'est seulement quand elle en avait fait l'expérience qu'elle avait compris qu'un tel événement gravait de façon indélébile un sillon en plein milieu de votre existence. Elle avait l'impression que les liens qui la reliaient au reste de sa vie avaient été rompus. Au début, elle ne pouvait supporter de parler à quiconque de ce qui s'était passé et de ce que cela représentait pour elle, parce que personne ne pouvait se mettre à sa place.

Et puis Jimmy, le patron de Phil, s'était présenté chez elle un lundi soir avec une bouteille de gin et Karen avait su, instinctivement, qu'ils traversaient la même épreuve. Il leur avait fallu un moment – de longues soirées à parler du travail, de la politique écossaise et des petites manies de leurs collègues – avant de briser enfin le silence et partager leur douleur.

À présent, c'était devenu une institution. Lors de la fête de Noël de l'équipe de Jimmy, la femme de celui-ci avait confié à Karen que le gin coûtait moins cher que le psy, et que cela faisait du bien à son mari. C'était une sorte d'autorisation, une façon de dire qu'elle n'y voyait aucune menace pour son mariage. En même temps, Karen ne s'était jamais imaginée être une menace pour le mariage d'une autre. Elle savait bien qu'elle était le genre de femme que les hommes rejetaient ou traitaient comme la grande sœur

qui les intimidait un peu. Seul Phil avait vu autre chose en elle. Seul Phil l'avait vraiment vue.

— J'étais assise là à écouter ces femmes et je ne pouvais pas m'empêcher de penser à toi, à Phil et au reste de l'équipe. Si j'avais appartenu à la Brigade anticriminalité, est-ce que j'aurais pu rester là sans rien dire ? La réponse était évidente, expliqua Karen.

— Si tu n'avais rien dit et qu'il arrive quelque chose, tu ne te le pardonnerais jamais.

Karen poussa un petit gloussement.

— Je sais. Mais je me demande si je ne serais pas en train de devenir comme La Menthe.

— C'est-à-dire ?

Elle soupira et regarda sa boisson.

— Il m'a dit que son nouveau mantra était « Que ferait Phil ? » C'est pour ça que j'ai parlé, à Aleppo : c'est ce qu'aurait fait Phil.

— C'est bien, non ? que Jason raisonne de cette façon ?

Karen esquissa un sourire goguenard.

— Bien sûr. Il apprend à devenir un meilleur policier. Mais ça me fait un peu flipper de le voir cogiter en sachant qu'il essaie d'imiter un homme qu'il n'égaler jamais.

— Que veux-tu, La Menthe n'est pas le seul...

— Et à propos de ne jamais égaler Phil... Cette fichue Ann Markie m'a envoyé un nouveau bonhomme.

Jimmy esquissa un petit sourire.

— J'en déduis que tu n'es pas impressionnée.

— Je voulais quelqu'un qui puisse gérer l'administratif et nous libérer du temps, à Jason et moi, pour les enquêtes. Je pensais peut-être à quelqu'un de proche de la retraite qui n'avait plus envie d'être sur le terrain mais continuait d'être motivé par la perspective d'arrêter des méchants. Et qui elle m'a envoyé ? Un petit con de Glasgow qui bombe

tellement le torse que je suis surprise qu'il parvienne encore à respirer.

Jimmy ne put retenir un gloussement.

— Je suis désolé, je ne devrais pas rire, mais Nonosse t'a vraiment bien cernée. Elle sait exactement comment t'énerver.

Karen resta silencieuse, interpellée par un surnom qu'elle n'avait jamais entendu auparavant. Les flics – et les journalistes, apparemment – affublaient toujours leurs collègues et leurs patrons de sobriquets. Plus ils étaient obscurs, mieux c'était, pour déjouer les oreilles indiscrètes. D'où La Menthe, baptisé ainsi d'après une marque de bonbons appelée les menthes Murray. Leur slogan était : « Les menthes Murray, les menthes Murray, on prend son temps pour les déguster », parfaitement adapté pour un officier qui n'était pas une flèche. Karen ignorait son propre surnom et n'avait pas envie de le connaître. Elle pressentait que cela serait vexant.

— Nonosse ? répéta-t-elle.

Jimmy afficha un large sourire, content de connaître quelque chose que son amie ignorait.

— Tu connais les Markies ? Ces biscuits pour chiens censés ressembler à des os à moelle mais qui se rapprochent plutôt du sandwich à la saucisse ?

Karen comprit l'allusion.

— Joli.

— Oui. Certains ont essayé de l'appeler Sparks, comme Marks & Spencer, mais ça n'a pas pris.

— Trop timide, commenta Karen. J'aime bien Nonosse. C'est irrespectueux pile comme il faut. Enfin bref, ce gars qu'elle m'a envoyé, un certain McCartney, vient de la Brigade d'enquêtes prioritaires. Ce qui n'a aucun sens à mes yeux, à moins qu'il ne se soit très mal conduit. Personne d'un peu ambitieux ne choisit l'UEH.

— Si, toi.

Karen secoua la tête.

— Pas le même genre d'ambition. Je n'ai aucune intention de m'échiner à gravir les échelons de l'escalator descendant du système de promotion de la police écossaise. Mon ambition, c'est de résoudre des affaires auxquelles tout le monde a renoncé. De donner des réponses à des gens qui ont attendu bien trop longtemps pour savoir qui est le type qui a détruit leur vie et pourquoi.

— C'est vrai. Tu penses que Nonosse l'a placé là pour te surveiller ?

— Je ne sais pas. J'ai frôlé la limite avec l'affaire Gabriel Abbott. Si Le Macaron n'avait pas porté le chapeau, j'aurais pu être sérieusement dans la merde. Je ne peux pas m'empêcher de me demander si je n'ai pas troqué un chef qui voulait me voir tomber contre un autre.

— Alors, qu'est-ce que tu fais pour occuper le petit nouveau ?

— Je lui ai demandé de rechercher les propriétaires de Rover rouges 214 dans les années quatre-vingt, répondit-elle, un sourire pernicieux se dessinant sur ses lèvres.

— La moitié d'entre eux doivent être morts. Est-ce qu'il n'était pas obligatoire d'être à la retraite et de porter un petit chapeau en tweed orné d'une plume pour pouvoir acheter une de ces voitures ?

— Si, ou bien il fallait travailler pour une boîte dont l'acheteur chargé du parc automobile détestait tous ceux qui avaient une voiture de fonction. Quoi qu'il en soit, certains doivent être encore de ce monde. Il y a une petite chance que cette piste ne soit pas une impasse. C'est toujours comme ça avec les affaires non classées. Parfois, c'est la piste la moins prometteuse qui nous permet de dérouler toute l'histoire.

— Tu veux que je regarde ce que je peux trouver sur ce McCartney ?

Karen saisit la bouteille de Strathearn pour remplir son verre.

— Tu es beaucoup plus proche du cœur battant de la police écossaise que moi, Jimmy. Ne te casse pas la tête, mais si tu venais à entendre quelque chose...

Elle poussa la bouteille vers lui.

— Aucun problème. Considère que c'est fait.

— Et en attendant que tu me donnes des nouvelles, je traiterai simplement McCartney comme le toutou de Nonosse.

Si Alice avait voulu imaginer un paysan des Highlands, il aurait beaucoup ressemblé à l'homme qui ouvrit la porte du cottage blanc quand leur voiture se gara à côté d'un Toyota Landcruiser vieux de sept ans dont les passages de roues étaient recouverts d'une couche de terre tellement épaisse qu'on aurait dit une isolation en fibre de verre.

Il mesurait presque deux mètres. Ses cheveux, de la couleur des briques de tourbe empilées dans leur salon, ondu-laient librement jusqu'à ses épaules. Sa barbe luxuriante paraissait tellement douce qu'elle avait envie d'y enfouir son visage. Il portait un tricot ample couleur fruits des bois ainsi qu'un kilt qui soulignait ses hanches fines et ses cuisses mus-clées. D'épaisses chaussettes en laine dépassaient de ses bottes de chantier usées. Il n'était pas beau à proprement parler. Tout simplement magnifique. Soit il s'agissait de Hamish Mackenzie, songea-t-elle, ou alors c'était un membre secondaire de la famille royale de *Game of Thrones*.

Il avança sur le seuil avec un sourire accueillant.

— Alice, dit-il quand elle sortit de la voiture. Et Will. Ravi de vous rencontrer. Je suis Hamish.

Il donna à Alice une chaleureuse poignée de main. Sa peau était sèche et rugueuse. Alice prit soudain conscience

que Will avait posé sa main douce au bas de son dos tout en tendant le bras pour saluer Hamish à son tour.

— Entrez, on va boire un café et regarder une nouvelle fois la carte en chair et en os, si je puis dire.

Sa voix était grave et semblait légèrement amusée, mine de rien.

Ils le suivirent jusqu'à une cuisine au look indéniablement masculin. Acier inoxydable et chêne poli légèrement brillant, équipements qu'Alice n'avait vus que dans des émissions de télé culinaires, cadres contenant des reproductions monochromes de fruits et légumes vus sous des angles particuliers.

— Asseyez-vous, proposa Hamish en indiquant le bar.

Il approcha d'une machine à café qui semblait aussi perfectionnée qu'un engin destiné à la prochaine mission pour Mars.

— Espresso ? Café au lait ? demanda-t-il avant d'ajouter d'une voix plus grave : *latte* ?

— Un café au lait, ce sera parfait, répondit Alice.

— Un *latte* pour moi, dit Will en fronçant les sourcils.

— J'ai envie d'un café au lait, pour changer, reprit-elle en tentant de ne pas avoir l'air de se justifier.

Il était impossible de discuter pendant que la machine grognait, sifflait, crachait et soufflait, mais Hamish avait disposé une série de cartes sur le bar, qu'Alice parcourut avec intérêt.

— C'est la carte de mon Granton, s'exclama-t-elle machinalement en la mettant de côté pour se concentrer sur les deux autres cartes, qu'elle supposait dessinées par Hamish.

La première représentait l'exploitation agricole et ses aménagements tels qu'ils étaient aujourd'hui, y compris la location de vacances. La deuxième comportait une note en haut : *Assemblée à partir de vieilles cartes Ordnance Survey*,

*de cartes locales et d'une autre provenant de la bibliothèque d'Inverness. Voilà à peu près à quoi cela devait ressembler en 1944.* Son écriture était soignée et lisible, les cartes clairement et attentivement dessinées.

— Granto ? répéta Hamish.

— C'est comme ça qu'on appelait mon grand-père.

Hamish apporta les mugs qui semblaient tout petits dans ses grandes mains.

— C'est facile de comprendre pourquoi vous l'avez raté quand vous vous êtes baladés l'année dernière. Il ne reste quasiment plus un seul point de repère debout. Ou du moins, debout et reconnaissable d'une quelconque manière.

Il leur tendit leurs boissons et indiqua le cottage de location où ils logeaient.

— Dans la nuit des temps, il y avait une étable, là. Les vaches se serraient là-dedans en hiver. Mais on a arrêté d'élever des vaches il y a plusieurs générations et au fil des années, l'étable s'est délabrée. C'était sans doute juste un tas de ruines à l'époque de votre grand-père, expliqua-t-il avant de montrer le dessin de la vallée réalisé par ce dernier. Quant à cette bergerie, elle a disparu il y a longtemps. Aujourd'hui, on a un véritable enclos à moutons, juste au sommet de la colline.

— Je comprends mieux, maintenant, dit Alice avec une touche d'excitation dans la voix.

— Je suis impressionné que vous l'ayez reconnu, intervint Will. Je n'en aurais probablement pas été capable.

Hamish haussa les épaules.

— Je connais ces terres depuis que je suis gamin. Quand vous avez posté la carte de votre grand-père sur notre page Facebook... expliqua-t-il en haussant une épaule, j'ai vu les ressemblances. Et je me suis interrogé.

Il s'était suffisamment interrogé pour répondre à la publication d'Alice, et lui demander si elle savait où son grand-père avait été envoyé en 1944. Quand elle l'avait informé qu'il s'agissait de Clachtorr Lodge, à quelques kilomètres de là, il avait fait le lien.

— Une fois qu'on sait ce qu'on regarde, ça paraît évident, dit Will en se redressant d'un air suffisant, comme si cette découverte était en quelque sorte devenue la sienne. Alors, quel est notre plan d'action ?

— Hamish, ce café est fabuleux, l'interrompt Alice. Wouahou.

— Merci. J'aime bien penser que je maîtrise mon sujet, en matière de café.

Il sourit et baissa le menton, en signe de satisfaction et de reconnaissance.

À contrecœur, Will goûta son *latte*.

— Pas mauvais, concéda-t-il. Donc je disais, quel est notre plan d'action ?

Hamish se jucha sur un tabouret de bar en face d'eux, l'air légèrement honteux.

— Je dois vous avouer quelque chose. Une fois qu'on a déterminé que c'était probablement ici que votre grand-père avait enterré son trésor, j'ai emprunté un détecteur de métaux et fait une petite recherche pour voir ce que ça pouvait donner.

— Wouahou, répéta Alice. Et vous avez trouvé quelque chose ?

— Oui. À deux endroits, le détecteur s'est complètement emballé. Deux points côte à côte, dans la zone marquée d'un X sur votre carte.

— Incroyable, commenta Alice, ravie.

— Rassurez-moi, vous n'avez pas commencé à creuser ? demanda Will avec un sourire aussi faux qu'une bague en toc dans une pochette-surprise.

— Bien sûr que non. C'est votre histoire, Alice. Je n'allais pas vous la gâcher. Je me suis contenté de délimiter la zone avec des piquets et de la ficelle, juste pour nous faciliter la tâche le moment venu.

Hamish était plus amusé que vexé, ce qui aurait été tout à fait compréhensible selon Alice.

— Tout le monde n'est pas aussi impatient que moi, Will, lui rappela-t-elle. Merci Hamish. C'est vraiment gentil de votre part.

Hamish avala son petit expresso et sourit.

— Pas vraiment, j'étais intrigué. Croyez-moi, c'est l'événement le plus excitant du coin depuis que le taureau de Willie Macleod est tombé du promontoire et est resté coincé sur les rochers à la marée montante.

Elle ne savait pas s'il disait la vérité ou s'il jouait avec le cliché d'un simple paysan des Highlands, mais elle gloussa malgré tout.

— Eh bien, c'est excitant pour moi aussi. Grant a tellement évoqué ses aventures dans les Highlands pendant la guerre que j'ai presque l'impression d'y avoir participé moi-même.

— Alors, comment procède-t-on ? demanda Will une nouvelle fois tel un disque rayé.

Hamish se leva pour mettre sa tasse dans le lave-vaisselle.

— Je pense que le plus simple, c'est d'utiliser la minipelle pour déblayer la couche supérieure de tourbe, jusqu'à un mètre environ ? Ensuite, malheureusement, ce sera sûrement un dur labeur pour nous, expliqua-t-il en les regardant de la tête aux pieds. Vous n'avez pas vraiment la tenue adéquate...

— On a des bottes dans la voiture, dit Alice.

— C'est déjà ça, j'imagine, répondit Hamish sans conviction. J'ai une combinaison qui devrait vous aller, Will. Elle

sera un peu grande mais vous pourrez la rentrer dans vos bottes.

Il fronça les sourcils en pinçant les lèvres, puis son visage s'éclaira :

— Je crois qu'il y a une vieille salopette dans le cabanon. Qui date de mon enfance. Ma grand-mère ne jetait rien qui puisse servir. J'en ai pour une minute.

Il sortit de la pièce puis ils entendirent une porte s'ouvrir et se fermer.

— Qu'est-ce qu'il est sympa ! commenta Alice.

— Oui, apparemment tu l'aimes bien, répliqua Will, incapable de réprimer une certaine amertume.

D'habitude, il parvenait à camoufler sa jalousie derrière une plaisanterie, mais il y avait quelque chose chez Hamish Mackenzie qui le mettait clairement sur la défensive.

— Il se met vraiment en quatre pour nous. Je suis reconnaissante, c'est tout. Il n'avait pas besoin de s'embarquer là-dedans, et encore moins de chercher de vieilles cartes ni de nous offrir le meilleur café que j'ai bu depuis des semaines.

Elle termina son mug et se leva pour le mettre dans le lave-vaisselle.

— C'est vrai, concéda Will. Mais c'est pas une raison pour réagir comme une ado nunuche et dire « Wouahou » dès qu'il ouvre la bouche.

Elle s'approcha derrière lui et le serra dans ses bras.

— Tu es bête, lui murmura-t-elle à l'oreille. Comme si j'allais regarder un autre homme alors que j'ai ta bague au doigt.

Il grogna. Elle savait qu'elle n'aurait pas mieux que ça et décida d'en rester là.

— J'aime bien l'idée de te voir en combinaison, ajouta-t-elle pour faire la paix.

— Tu parles. Si elle est taillée pour l'autre Iron Man, là, je vais avoir l'air complètement con, ronchonna-t-il avant de se retourner pour l'embrasser sur la bouche. Mais peu importe, tant que ça nous rapproche de notre but.

## 2018 – Wester Ross

Ils formaient un étrange trio qui remontait le chemin depuis la ferme. Ils évoquaient davantage des personnages cocasses issus d'une comédie hollywoodienne que des gens occupés par une affaire sérieuse : Hamish, grand et costaud, les cheveux à présent attachés en une petite queue-de-cheval, vêtu d'une combinaison ajustée couleur vert forêt rentrée dans ses bottes en caoutchouc noires ; Will, plus petit et plus mince, qui flottait dans une combinaison marron clair deux fois trop grande pour lui, chaussé d'une paire de bottes Hunter qui avaient l'air de n'avoir jamais fréquenté de terrain plus accidenté que les allées de la supérette de son quartier ; et Alice, moulée dans une salopette bleue qui jurait avec ses bottes en caoutchouc couvertes d'un motif de bonbons à la réglisse.

— Nous ferions aussi bien d'y aller à pied, avait suggéré Hamish. C'est à moins d'un kilomètre et j'ai déjà monté la pelleteuse et les outils là-haut. En plus, la matinée est magnifique.

En chemin, Alice regardait attentivement autour d'elle.

— C'est drôle d'imaginer mon Grantò ici, dans ce même paysage, il y a si longtemps. La guerre faisait rage dans le monde et lui il était là, dans cet endroit paisible où le temps semble s'être arrêté.

— Manifestement, ce n'était pas le même paysage, la corrigea Will. Sinon on l'aurait reconnu nous-mêmes l'année dernière.

Hamish gloussa.

— En effet. Et je ne veux pas vous décevoir, Alice, mais le temps ne s'est pas vraiment arrêté ici. Les gens imaginent les Highlands comme un endroit sauvage. Un genre de terrain de jeux pour amateurs de chasse, de tir, de pêche et de randonnée. Mais c'est un paysage qui a été autant façonné par l'homme que les grandes villes que vous avez laissées derrière vous.

— Comment ça ?

Alice observa les alentours, la bruyère et les collines, les affleurements rocheux surgissant du sol, couverts de lichen et de mousse.

— Tout ça me paraît plutôt naturel, jugea-t-elle.

— C'est parce que la nature a eu le temps de reconquérir ce que nous avons colonisé. Retournez environ trois cents ans en arrière, et cette vallée était peuplée de fermiers qui travaillaient la terre. Imaginez la scène. De la fumée s'élevant d'une douzaine ou d'une vingtaine de cheminées. Quelques troupeaux ici et là, broutant sur les terres communales. Des cultures poussant dans les *run rigs*, ces fermes autorisées à exploiter uniquement leurs deux hectares alloués, expliqua Hamish en tendant le doigt vers la mer étincelant au-delà des *machair*. En contrebas sur le rivage, quelques petits bateaux avec leurs filets étalés pour sécher ou être raccommodés.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Will.

Hamish fit une grimace.

— Les évacuations forcées. Les petites exploitations ne nourrissaient que les familles, au mieux. Elles ne gagnaient pas vraiment d'argent, donc c'était difficile de payer le loyer.

Et les aristos qui possédaient les terres étaient gourmands. Ils voulaient que leur patrimoine leur rapporte davantage, pour pouvoir éponger les dettes dues à leur mode de vie fastueux. Ensuite est arrivé l'élevage de moutons. Clôturez les terres, parquez-y les moutons et vous n'avez quasiment pas besoin de main-d'œuvre. Vous voyez cette colline de l'autre côté de la vallée ? C'est mon troupeau. J'ai presque cinq cents cheviots et ce sont essentiellement Teegan et Donny qui s'occupent d'eux. Ajoutez à cela des parties de chasse, et vous obtenez une toute nouvelle économie qui nécessite simplement pour fonctionner quelques personnes compétentes et des travailleurs saisonniers immigrés.

— Mais où sont partis tous ces gens ? demanda Alice.

— À ton avis ? intervint Will. D'après toi, comment le Canada s'est retrouvé avec autant d'habitants portant des noms écossais ?

— Au Canada, en Nouvelle-Zélande, dans les Carolines, en Inde et à peu près dans tout l'Empire britannique, là où on avait besoin de main-d'œuvre, compléta Hamish sur un ton moins sec. À l'heure actuelle, il y a beaucoup plus de descendants de la diaspora écossaise éparpillés aux quatre coins du monde que résidant en Écosse.

— Ah bon ? Je n'en avais aucune idée, commenta Alice en observant le paysage et en essayant d'imaginer ce que Hamish avait décrit. Est-ce que c'était légal, au moins ?

Hamish secoua la tête.

— Ils n'avaient pas d'actes de propriété, à l'époque.

— Mais ils ne pouvaient pas protester ? S'y opposer ?

Hamish la considéra longuement d'un regard sévère.

— Quand on met le feu à votre maison en pleine nuit parce que vous tentez de vous défendre, vous ne pouvez pas faire grand-chose.

— C'est terrible, dit-elle en arrondissant les yeux.

— Et ça fait combien de temps que votre famille travaille ici ? demanda Will avant qu'elle ne puisse en dire davantage.

— Les archives paroissiales remontent à 1659, et on était déjà ici à l'époque. Mes grands-parents pensaient qu'ils seraient les derniers de la lignée, parce que ma mère est partie à Édimbourg pour devenir médecin et mon oncle est entré dans l'armée avant d'épouser une Allemande et de s'installer là-bas. Mais moi je suis venu ici aussi souvent que possible depuis ma plus tendre enfance, et ils m'ont appris comment travailler la terre. Alors ils m'ont légué leur propriété, expliqua-t-il avant d'afficher un grand sourire. J'ai de la chance, non ?

Alice ne paraissait pas convaincue.

— Vous ne vous sentez jamais seul ?

Hamish secoua la tête.

— Il y a toujours plein de choses à faire.

— Les hivers doivent être sacrément rudes, commenta Will d'un ton amer.

— J'aime bien ça. Et ça contraste avec l'été. Je veux dire, regardez aujourd'hui : avec le soleil, on se croirait en Grèce. La mer scintille, elle est turquoise comme la Méditerranée. Et le paysage n'est pas si différent de la Grèce non plus.

— Sauf qu'il fait environ quinze degrés de moins, lâcha Will, de nouveau gagné par le ressentiment.

À ce moment-là, ils atteignirent le sommet d'une petite montée et devant eux apparut une mini-pelleteuse jaune garée à côté du chemin : une étroite cabine dotée d'un toit fragile perchée au-dessus de deux chenilles, son godet denté rabattu sous son bras replié comme une espèce d'oiseau mécanique endormi. La peinture avait pâli et les égratignures et rayures avaient été recouvertes d'une teinte pas exactement identique.

— Cet engin n'est pas vraiment flambant neuf, admit Hamish. Mais on prend soin de nos affaires par ici. Les machines doivent nous durer longtemps si on veut les rentabiliser.

Il grimpa lestement dans la cabine, où il avait l'air d'un adulte au volant d'un jouet pour enfant gâté.

— Allons-y !

Le moteur démarra au quart de tour.

— Will, est-ce que vous pouvez prendre les pelles et le pied-de-biche ?

Il indiqua l'arbre tordu de l'autre côté de la pelleteuse puis démarra en direction de la lande tourbeuse.

— Où est-ce qu'il va ? demanda Will qui peinait à porter trois pelles ainsi qu'un imposant pied-de-biche.

— Donne-moi ça, dit Alice en saisissant le pied-de-biche. Dis donc, c'est lourd ! Il a dit qu'il avait marqué l'endroit, tu te rappelles ? J'imagine qu'il connaît la direction. Il ne va pas partir au hasard. Pour nous, ça ressemble peut-être à un endroit sauvage, mais il doit connaître le coin comme sa poche.

Will hésita.

— Alice ? Qu'est-ce qu'on sait sur ce type ? On est quand même au milieu de nulle part. Personne d'autre en vue. Il a une pelleteuse et un pied-de-biche qui pèse une tonne. Si ça se trouve, c'est un genre de tueur en série des Highlands complètement dingue.

Alice demeura bouche bée un instant avant d'éclater de rire.

— J'y ai cru pendant une seconde, andouille ! Un tueur en série des Highlands ! répéta-t-elle en riant. Allez viens, espèce de fainéant. Allons faire fortune.

## 2018 – Wester Ross

Il apparut immédiatement que Hamish savait s'y prendre avec la pelleteuse. Il positionna le godet à l'extrémité de la zone délimitée et l'abaissa avec une surprenante délicatesse vers la surface rugueuse de la tourbière. Les dents attaquèrent les mauvaises herbes et creusèrent le sol recouvert de bruyère broussailleuse. Elles tracèrent une longue cicatrice sur la surface avant que Hamish ne manœuvre le godet pour le remonter et le faire pivoter, déposant son contenu hors de la zone délimitée par la ficelle.

Alice ne put se retenir. Elle poussa un grand cri de joie en voyant le tas de tourbe collante augmenter. Hamish remarqua son enthousiasme et y répondit par un grand sourire avant de retourner à sa tâche. Il dégagea une zone d'environ deux mètres et demi sur un mètre. Ensuite, péniblement, il dégagea des couches de tourbe jusqu'à ce que soudain, le bruit de succion soit remplacé par un léger grattement. Will se mit à agiter les bras en tous sens, convaincu que Hamish n'avait rien entendu, à cause du vacarme du moteur.

Mais ce dernier avait déjà dégagé le godet ; après des années à travailler la terre, il savait reconnaître les changements de vibrations liés à une densité de sol différente. Il bondit de la cabine pour rejoindre Alice et Will, qui regar-